

Chapitre 1

Une enfance d'avant-guerre



Ma mère vers l'âge de vingt ans

Ma mère est née en 1923 à Paris. Son père, Léon Hatem, était issu d'une riche famille juive de Constantinople, émigrée à Paris au début du siècle, et qui, vers 1905, avait déjà perdu toute sa fortune. Sa mère, Emilie Dana, venait d'une famille de juifs tunisiens beaucoup plus modestes, également immigrée en France au début du siècle, mais qui s'était, elle, installée à Nice.

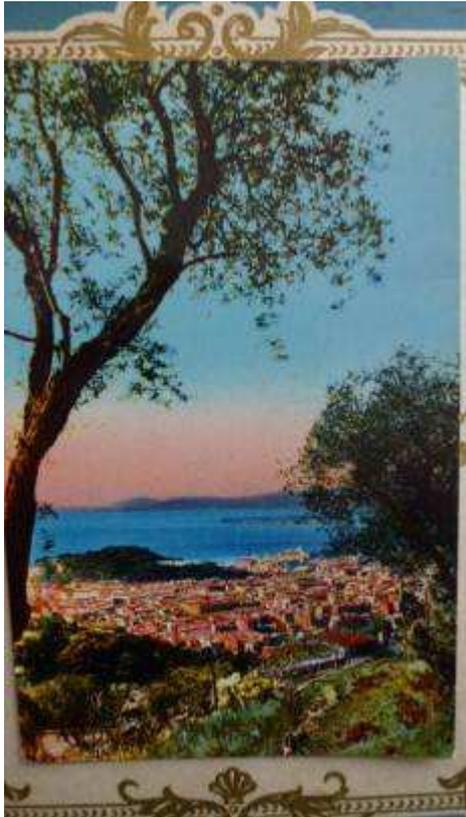
J'ai déjà décrit dans d'autres textes l'histoire de mes grands-parents maternels et de leurs familles¹. Je me focaliserai donc ici sur ce qui touche à ma seule mère, tout en en rappelant en quelques phrases l'atmosphère de son enfance jusqu'à la guerre, et en fixant l'exode de mai 1940 comme date-butoir de ce chapitre.

Pendant ses 15 premières années, ma mère a partagé sa vie entre deux villes aux atmosphères bien différentes : d'une part, Paris, où ses parents menaient l'existence d'une famille petite-bourgeoise parisienne de quatre personnes, déjà très assimilée à la France ; d'autre part, Nice, où la grande smala méditerranéenne des Dana-Samama formait une large communauté encore très marquée par ses origines orientales.

Dans la suite du texte, les citations de ma mère figurent entre guillemets. Le lecteur n'oubliera pas que ses propos s'adressent à moi, d'où l'utilisation fréquente de la deuxième personne, qui me désigne.

¹ Voir l'ensemble des textes rassemblés dans le dossier suivant : [ma famille](#)

La vie à Nice avant guerre



Vieille carte postale de Nice

Jusqu'en 1939, ma mère descendait à Nice deux ou trois fois par an avec ses parents et sa sœur Huguette. Elle y est même restée pendant de très longues périodes dans les années 1930, à l'occasion des convalescences de sa mère, malade des reins. De cette ville, elle garde de souvenir doublement heureux d'une ville méditerranéenne ensoleillée et d'une grande famille chaleureuse et unie. *« Cette vie dorée et irisée qu'on avait avant la guerre a été bien définie par Jules Romain dans la saga des hommes de bonne volonté : « Nice, enclos préservé de la douceur de vivre ». Malgré la dureté de la guerre de 1914, Il n'y avait pas encore eu cette intrusion du mal irrémédiablement répandue par les nazis. Il y avait cette gentillesse des gens, cette facilité de la vie. Tout était moins cher qu'à Paris, Il y avait une tradition qui n'était ni française, ni italienne, ni provençale, mais typiquement niçoise. »*

Avant la guerre, Nice était encore une petite ville,

ensoleillée et fleurie, emplie de villas, de petits immeubles, de jardins. Elle s'était construite dans une

cuvette au bord de la baie des Anges, entourée de collines verdoyantes : *« Nice ressemblait alors, en plus fleuri et en plus gai, aux quartiers à moitié construits de la périphérie de Genève : un immeuble, deux jardins, trois villas. Le centre-ville était occupé par des immeubles de 4-5 étages au maximum. Sa baie est aussi belle que celles de Naples, de Salerne ou de Sorrente. C'était la ville des fleurs. Autour, les collines étaient couvertes de verdure : oliviers, broussailles, sauf le mont Chauve qui n'avait pas de végétation. Au fur et à mesure que j'ai grandi, j'ai vu apparaître des immeubles dans la verdure de ces collines. Peu à peu, les blocs d'immeubles se sont rapprochés. A un moment, il y a eu plus de blocs que de verdure. Maintenant, il n'y a plus que des blocs et un semblant de verdure. Il reste les palmiers, qu'on ne peut pas abattre parce qu'ils sont classés monuments historiques, mais ils*



Palmiers sur la promenade des anglais

sont déplumés et pleins de rats. Ils étaient beaux quand ils étaient jeunes et entourés de fleurs ; maintenant ils sont pitoyables et solitaires comme des chameaux malades. »



Pêcheurs et leur carrioles aux Ponchettes

rentraient, et allaient le vendre dans la ville avec leurs charrettes, en criant « - la belle poutina, la belle soca ». La poutina, sont des petits poissons incolores, comme des crevettes. On les mange en omelette, cuits dans les œufs. On les accompagne avec de la socca, des espèces de blinis faits avec de la farine de maïs. Quand elles avaient fini de vendre le poisson, elles venaient s'asseoir sur le quai des Etats-Unis et avec des navettes, elles raccommodaient les maillages carrés des filets de pêche. »

Dans les années 1930, la ville grouillait encore de figures pittoresques : « Sur le quai des Etats-Unis, au bas du rocher, on n'allait pas de se baigner, C'était là que se trouvaient les pêcheurs. Avec leurs barques, ils s'en allaient en mer tôt le matin, et ils revenaient vers huit heures. Leurs femmes se réunissaient en les attendant. Elles ramassaient le poisson quand les hommes

« Il y avait encore très peu de voitures. Les automobiles, c'était le super-luxe. Si on ne voulait pas prendre le tram, on montait dans une voiture à cheval. Jusque vers 1935, Il y avait encore des phaétons découverts qui attendaient devant la gare de Nice. »

Comme il faisait beau tout le temps, l'une des principales distractions était d'aller se promener. « A Nice il fait presque toujours beau. On était toujours dehors, pas par mode, mais par habitude. Il y avait de jolis espaces verts, comme le jardin Albert 1^e. Il était de bon ton d'aller sur la promenade des Anglais. On ne pouvait y rentrer que si l'on était bien habillé.



La promenade des Anglais avant-guerre

C'était très huppé. Les maîtresses de maison et leurs maris, les jeunes gens et les jeunes filles venaient se montrer là. »



**Ma mère et sa tante
Maya à Nice (photo
prise après la guerre)**

Il existait entre les gens une forme d'affabilité, de familiarité : « J'ai fait ma 9^{ème}, ma 5^{ème}, ma 1^{ère} et ma philo au lycée de Nice. Ce lycée est dans ma mémoire baigné de soleil. Les filles étaient accueillantes et souriantes. Elles avaient un accent niçois dont on sentait que leurs parents essayaient de les débarrasser. Elles se tutoyaient et s'appelaient par leurs prénoms. C'est là que j'ai passé les meilleurs moments et noué les meilleures amitiés de mon enfance. »

« J'allais me promener, pas avec maman qui était tout le temps malade, au lit, mais avec mes tantes, surtout Tata Tildi. Elle est morte quand j'avais 20 ans, mais j'ai l'impression d'avoir passé ma vie avec elle. Elle était très liée avec ma mère. Elles s'écrivaient tous les jours quand les Hatem étaient à Paris. A Nice, quand elles se promenaient ensemble, je me mettais entre elles pour entendre ce qu'elles disaient et elles m'appelaient la petite-fille sandwich, ce qui me vexait beaucoup »



Le lycée de jeunes filles de Nice

La grande famille Dana-Samama



**La famille Hatem sur la promenade des Anglais au début
des années 1930**

C'est dans cette ville charmante que vivait l'imposante Smala Dana-Samama, au mode de vie encore très imprégnée de ses origines maghrébines. Entre les ascendants, les frères et sœurs, les cousins, les collatéraux, c'était une véritable tribu orientale d'une bonne quarantaine de personnes qui menait une vie communautaire très étroite. Ils travaillaient, jouaient aux cartes et sortaient se promener ensemble, s'invitaient en permanence les uns chez les autres. « J'ai eu une enfance semblable à celle de ma mère, dans une famille nombreuse très unie, réglée, tribale et gaie. Les Juifs n'avaient qu'une idée, s'assimiler, mais ils vivaient beaucoup entre eux. Quand nous allions à Nice², nous ne savait pas dans quelle maison descendre pour ne blesser personne Il y avait 15, 20 maisons qui nous étaient ouvertes. »

C'est dans cette ville charmante que vivait l'imposante Smala Dana-Samama, au mode de vie encore très imprégnée de ses origines maghrébines. Entre les ascendants, les frères et sœurs, les cousins, les collatéraux, c'était une véritable tribu orientale d'une bonne quarantaine de personnes qui menait une vie communautaire très étroite. Ils travaillaient, jouaient aux cartes et sortaient se promener ensemble, s'invitaient en permanence les uns chez

² Ma famille maternelle était partie s'installer à Paris à la fin des années 1920 (note de Fabrice Hatem).



La gare PLM à Nice avant-guerre

opérée et qu'on lui a enlevé un rein, il y a même eu 40 personnes pour l'accueillir, ce qui l'a beaucoup agacée. »

« On était très religieux. La communauté était regroupée autour de la synagogue. On se retrouvait là tous les samedis. Il fallait porter une robe neuve, surtout à Pâques. »

« Ma tante Tildi avait les cheveux plats. Pour être bien coiffée à la synagogue, c'est-à-dire avoir les cheveux bouclés, elle se posait des bigoudis qu'elle découpait dans du papier. Horreur, pendant le shabbat ! Bon Papa était indigné, car c'était un péché mortel. On était naïfs à cette époque. La guerre nous a fait changer la vision de l'importance des choses. »

« Les soirs de Pâques, nous étions 39 à nous réunir pour le Seder chez mon arrière - grand-mère. Les femmes venaient deux jours à l'avance pour préparer les gâteaux, les salades. C'était la fête. Cuisine de pauvres, viande mijotée. Pas de viande riche que l'on met à la broche. Mais à ce moment là, il ne s'agissait pas de rater une prière. Chaque homme disait un verset de la bible à son tour. Et l'ensemble de la famille reprenait les refrains en chœur. »



Fête familiale

(sans doute à l'occasion du mariage de Maya Dana et Edmond Cassin)

« J'étais très fière : la plus jeune fille à marier doit prendre le plateau des herbes amères pour tourner autour de la table. J'étais la première de la nouvelle génération. C'était donc moi qui faisais tourner le plateau. Plus tard, d'autres cousines sont nées. Je n'étais plus la plus jeune et, je ne passais plus le plateau ... Sic transit gloria mundi ! »



**Menana Dana,
née Samama**

Pause : Un regard sur mes bisaïeux Mimi et Baba

« J'ai, moi aussi, connu mes arrière-grands-parents : le père de Bon Papa Nice, Chalom Dana, que nous appelions Baba, et sa mère Menana Samama, que nous appelions Mimi. Mimi était, à trente ans de distance, et dans d'autres vêtements, la même femme dynamique et volontaire que sa fille Sarah, ta grand-tante, que tu admirais tant. »

« A mes yeux de petite fille de trois ans, Baba semblait un géant. Je le croisais dans le couloir de la rue Lépante. Il portait encore la gandoura, sorte de longue robe de bure brune ceinturée d'une cordelière blanche sur laquelle je tirais pour qu'il me donne un bonbon. Dans son portrait par Boulanger, on voit Balzac vêtu exactement comme lui. Ma passion pour Balzac ne serait-elle qu'une farce de mon inconscient ? »



Chalom Dana

Reprise : une petite fille choyée

C'est dans cette atmosphère familiale chaleureuse que ma mère passe ses périodes niçoises.



Ma mère bébé

Sa carrière de toute petite fille commence par une liste de bêtises, qui me touchent d'autant plus qu'elles contrastent avec l'image d'autorité et de sérieux qu'elle me donnait lorsque j'étais moi-même enfant : *« J'avais beaucoup de difficultés avec ma grand-mère, Mamie-Nice. Les soirs du Seder, on faisait manger les enfants d'abord. J'étais assise à la table, couverte de nappes blanches. Il*

y avait un huilier toutes les trois places. Une fois, j'avais renversé toute l'huile et tout le vinaigre sur la nappe et je les remuais avec la main. Ma grand-mère arrive et me dit : « - Qu'est ce tu fais, cochonne ! » : « - Mais je fais la salade, bonne maman ».



Ma mère vers l'âge de trois ans

Les gants blancs

« J'avais trois ans, C'était le mariage de ma tante Maya. Ma mère et ma tante Tildi m'avaient habillée en blanc. Elles avaient cherché dans tout Nice des gants en peau pour enfant : il n'y avait que des gants de fil. Enfin, elles trouvent ces gants à la Grande Maison de Blanc. J'avais l'impression que c'étaient des objets sacrés. Le jour du mariage, on me met les gants de peau. Nous entrons dans la Synagogue. MUSIQUE. Maya était aux bras de son père. J'étais demoiselle d'honneur, Je tenais la traîne de la mariée, avec André Sils, âgé de quatre ans. Bonne-maman suivait au bras du père du marié. »

« Tout à coup, je lâche la traîne. Et Bonne-maman me dit : « - Pourquoi tu as lâché la traîne, cochonne ? « - Parce que ça va me salir les gants. » « - Reprends tout de suite la traîne, sinon, je te donne une fessée !! ». Cette menace était d'autant plus terrible qu'une heure auparavant je m'étais assise sur un petit réchaud électrique et je m'étais cruellement brûlé les fesses. Je ramasse donc la traîne à contre cœur, et je reprends, comme avec des pincettes, cet objet de dégoût : la robe de la mariée. »

Un petit mouchoir de Cholet

« Mais mes tribulations pendant le mariage de ma tante n'étaient pas finies : André Sils, mon cavalier devait, selon l'usage, me faire un cadeau. On lui avait remis un petit mouchoir de dentelle pour moi. Au moment de me donner le mouchoir, la séparation s'est révélée au-dessus de ses forces. Il voulait le garder. Moi, chipie, voyant combien il tenait au mouchoir, j'en avais soudain une envie folle. Nous avons beaucoup pleuré tous les deux, moi pour avoir le mouchoir et lui pour le garder. C'est moi qui ai gagné. »



Ma mère avec un nurse sur la promenade des Anglais

« Pauvre petit garçon ! « A vingt ans, André Sils a été déporté. »

Une vieille maîtresse

« J'avais beaucoup de difficultés pour apprendre à lire .On m'amenait chez un professeur particulier qui habitait au dessus du magasin de la tante Sarah. Je détestais aller chez elle. Je n'aimais pas cette femme. Elle avait un gros poil sur le menton qui me dégoûtait. »

« Hélas, Il y a quelques années, je me suis aperçue que j'avais le même. »



Poupées de Nuremberg

La poupée de Nuremberg

« J'adorais les poupées. Vers mes quatre ans mon grand-père m'avait donné une magnifique poupée de Nuremberg, faite dans un feutre velouté comme une peau d'enfant. Elle a fini dans un wagon de la Société PLM qui nous emmenait à Nice. Je lui avais arraché les bras et les jambes, et Mémé, pendant le voyage, l'a jetée à la poubelle. J'ai pleuré, et elle m'a dit : « - Tu n'avais qu'à pas la dépioter ! » « - Mais je l'aimais » « - Alors il ne fallait pas lui arracher les bras et les jambes ».

« Je ne comprenais pas le rapport. »

Le Negus

« Quand j'étais petite, j'étais très frisée J'avais une couleur de cheveux superbe, roux foncé, et notre docteur Pinali me disait : « - Néné, tu as des flammes autour de la tête ». C'était une épouvantable tignasse, Il n'y a que toi qui ait eu la même, lorsque tu avais 15 ans et que tu te coiffais à l'afro. Mais, à ton époque c'était la mode, alors que moi... Mamie-Nice m'appelait la fille du Négus, par dérision. »



Ma mère avec sa maman et sa soeur

Cousins et cousines In Memoriam

« Pendant trois ou quatre ans, j'ai été la seule de ma génération, et j'ai été entourée d'adultes qui me choyaient. Puis sont arrivés les enfants de Maya, ma sœur Huguette et d'autres cousins et cousines. Beaucoup ont été déportés. Certains vivent encore et sont parents, grands-parents et même arrière-grands-parents ! »

« Je me souviens des parties de jeu avec Jacqueline, Yvette et Albert, les enfants de Tonton Sam. J'avais des relations très chaleureuses avec eux, surtout avec les filles. Ils habitaient avenue Georges Clemenceau au quatrième étage d'une belle maison qui donnait sur un jardin. »

« J'admirais Jacqueline qui a très vite été une jolie petite jeune fille. »

« Yvette était tendre et débrouillarde. A onze ans elle savait conduire. »



La perle bleue

« J'avais aussi pour compagnons Roland et Liliane, les enfants jumeaux de mon oncle Benjamin. Liliane était une petite jeune fille, vive et délurée. Mais elle avait trois ans de plus que moi et je jouais surtout avec son frère. »

« J'avais 5 ans, et j'avais trouvé une perle bleue qui ne plaisait beaucoup. Comme Roland voulait m'ouvrir les mains pour me la prendre je l'ai mise dans le nez et je l'ai poussée. Maman arrive, et me dit : « - qu'est-ce que tu as dans le nez ? » « - J'ai mis ma perle dans mon nez pour que Roland ne la prenne pas ».

Elle m'amène chez l'otorhino. Le docteur m'écarte les narines avec un speculum. Je me suis tellement débattue qu'on a dû aller chercher la secrétaire, et même la concierge. Ma mère et elles m'ont tenue ligotée dans un drap. Je poussais des cris de cochon qu'on égorge. Finalement, la perle est descendue. Le docteur m'a dit : « - la voila, ta perle, petite sottie !! » Et moi je me suis mise à sauter. Cela l'a amadoué. Il m'a donné un caramel et nous sommes parties. »

« J'allais aussi apprendre à jouer à la belotte chez ma tante Maya avec ses enfants Richard, Norette et Yoyo qui étaient nés un peu après moi. Richard, à sept ans, était déjà très fort à la belotte. »

Les petits poids d'or

« Pour Pâques 1926, notre oncle Eliah (le frère parisien de Mamie Nice) nous envoyées sa femme, la tante Virginie, ma mère, Linette et moi, à la Baule. Nous étions dans sa voiture conduite par le chauffeur Willy. »

« Nous faisons une pause sur la route pour entrer chez l'épicière d'un village. Tout à coup, j'ai été fascinée par une boîte sous le comptoir, où se trouvaient rangées de petites merveilles brillantes comme des lampes allumées. »

« Nous remontons dans la voiture .je me tiens anormalement tranquille, le poing droit bien serré. Ma mère se méfie et me demande : « - qu'est-ce que tu tiens dans ta main ? » Horreur ! J'avais emporté les petites merveilles brillantes et l'épicière n'avait plus de poids de 5 et 10 grammes.»



Poids utilisés avant-guerre

« Mon honnête mère, très inquiète pour mon avenir, voulait qu'on retourne rendre mon vol et qu'on me punisse. Mais la tante Virginie, moins stricte sur l'éducation, a refusé et en a ri tout le temps du trajet ... »



Affiche du film

"Fantôme à vendre"

Fantôme à vendre

« Le frère de Bon-Papa Nice, Elie, et sa femme, la belle Elvire, avaient trois enfants : Andrée, Charles et Eliane. Celle-ci, arrivée à l'âge de 20 ans est devenue très émancipée, Elle voulait faire du théâtre. Elle était la cousine germaine de Mémé, mais elle avait mon âge : les générations s'étaient sur de grandes périodes de temps car il y avait beaucoup d'enfants dans les fratries. Elle était assez jolie mais avec de traits un peu lourds. . Elle s'était éprise d'un grand escogriffe blond, bizarre, prétentieux, connu dans tout Nice comme un séducteur et qu'elle présentait partout comme son fiancé. »

« Pour notre dernière sortie ensemble, nous sommes allées toutes les deux voir le film « Fantômes à vendre. » Nous n'avions jamais tant ri. »

« Je ne devais plus revoir Eliane après cette séance de fous rires. Elle a déportée par les Allemands avec toute sa famille. »

L'abbé Giraud

« Mon oncle Sauveur vivait avec Olga, qui était catholique et avait deux filles d'un premier mariage : Monique et Ginette. Elles allaient au catéchisme et m'y emmenaient. Aussi, je connais assez bien la religion catholique. C'était l'abbé Giraud qui nous enseignait le catéchisme. » °

« Un jour, Monique est revenue de classe très excitée : on lui avait dit que les bébés n'arrivaient pas dans les choux et les fleurs, mais dans le ventre de leur mère. A l'époque, les enfants ne savaient pas ces choses-là. On était si contentes de ce nouveau savoir qu'on est allées le dire à mon oncle Sauveur. Il a été intrigué : « - qui vous a dit ça ? » Nous avons compris que ça tournait mal, et pour sanctifier la nouvelle, nous avons dit toutes ensemble : «- C'est l'abbé Giraud !» Heureusement, mon oncle ne nous a pas cru, et nous a fait avouer le mensonge. Qu'en serait-il arrivé si nous avions eu un parent plus crédule ? Le pauvre abbé Giraud l'a échappée belle ! »



Sauveur Dana, oncle de ma mère

« Depuis je suis restée très circonspecte dans les affaires de pédophilie déclenchées par les enfants. »

Non, madame, ce n'est pas la peine



Ma tante petite fille

« Tous les enfants ont eu ensemble la varicelle. Cela devait être en 1934. Quelques jours après, nous sommes allés nous baigner, ce qu'il ne faut pas faire, car la varicelle rend les poumons très fragiles. Ma petite sœur Huguette a attrapé une pneumonie grave, et a été très malade. Mémé passait des nuits entières, assise, à côté de son lit. »

« Un jour je l'ai entendue demander au docteur en tremblant : « - Est-ce qu'il faut que je prévienne son papa ? » Et le docteur : « - Non, madame, ce n'est pas la peine. » C'était comme si la vie reprenait. »

« Pour la convalescence de ma sœur et pour soigner Janine, qui était rachitique, nous sommes tous allés à la montagne où un médecin tortionnaire faisant des piqûres d'eau de mer dans le ventre de cette pauvre petite, qui n'en a retiré aucun bienfait. »

Derniers beaux jours avant l'horreur : les petits volants de dentelle

Un moment important dans la vie des petites filles juives est celui de la « Bat-Mitsva ». Écoutons ma mère raconter la sienne : « Il y avait à Nice un rabbin, monsieur Schumacher, à l'allure d'un rabbin alsacien du XIX^{ème} siècle. C'était un sage. Il organisait, pour les filles, une fête qui n'existe pas dans la Thora et qui correspond à la Bar-Mitsva des garçons. Elle venait d'être créée, vraisemblablement pour introduire un peu d'égalité entre les sexes. Mais les petites filles y trouvaient enfin la gloire de porter la belle robe blanche de communiantes qui les avait tant fait rêver. »



Ma mère en communiantes

« Mes cousines Eliane et Jacqueline, nées en 1922, ont fait leur Bat-Mitsva en 1934. Yvette et moi, en 1935. Jacqueline et Eliane avaient de jolies robes à plis, dites « religieuses ». Celle de Jacqueline avait en plus des petits volants de dentelle au bord des plis. Tata Sarah les leur avait offertes, mais elle n'avait pas envie d'en redonner encore deux pour nous. Alors, on les a nettoyées, amidonnées, repassées, Elles étaient comme neuves. La robe de Jacqueline est allée à Yvette. Moi, je n'ai eu que l'autre, sans les petits volants de dentelle au bord des plis. Mais on ne peut pas tout avoir... »

Nous sommes entrées dans la synagogue, habillées comme des communiantes, en chantant le « Betse Israël » en hébreu. Je le sais encore. Ainsi, à l'âge où l'on retient tout, j'ai appris les Psaumes du Roi David grâce à une robe d'organdi.»

Destins tragiques de la tante Tildi, de son mari Ernest et de la petite Janine

« J'avais une grande complicité avec ma tante Mathilde, la sœur de ma mère, qui m'aimait et s'occupait de moi. Nous faisons des promenades, des dentelles, des tricots. J'ai encore des vêtements que j'avais faits avec elle. Elle était gaie, mais elle n'a eu que des malheurs. »



Le palais de la Méditerranée à Nice

« Elle aimait la toilette. Elle était pauvre, à ne pas avoir à manger certains jours, mais elle était coquette, raffinée, dans ce qu'elle portait et qu'elle faisait elle-même. Elle adorait être bien habillée et se montrer dans un endroit un peu luxueux où on paye cher un apéritif. Elle allait à la terrasse du Palais de la Méditerranée le dimanche matin avec son mari. Elle n'avait pas encore sa petite Janine. »

« Elle me conseillait sur mes robes. Quand j'ai eu 13 ans, elle était allée avec ma grand-mère choisir pour moi un collier de perles fines un peu rosées, et cela m'avait fait passer de la petite enfance à la jeunesse. Lors d'une période faste, elle était même allée rue Halévy, qui était alors un quartier de haute couture à Nice, pour m'acheter une jolie robe en toile bleue. »

« Au début de son mariage, elle avait été riche : elle avait épousé un Cassin, Ernest, le frère d'Edmond, mari de Maya, Les Cassin étaient des gens civilisés, des Juifs du pape, installés en France depuis des siècles, et si bien intégrés à Nice qu'ils s'exprimaient souvent en patois niçois. »

« Ernest a été un personnage bénéfique dans ma vie. C'est lui qui m'a appris à me tenir à table, à ne pas ouvrir la bouche en mâchant, à m'essuyer les lèvres avant de boire, à mettre les mains sur la table. Il m'a aussi fait un cadeau royal dont je lui serai toujours reconnaissante : cinq petits livres trouvés chez un bouquiniste. C'étaient les Misérables. J'ai littéralement vécu dans ce livre qu'il m'avait offert. »



**Mathilde Dana et son mari
Ernest Cassin**

« Mais il avait un problème, ou un secret, que nul n'a jamais percé. Il prenait les objets et les meubles des appartements, les marchandises du magasin et les vendait ... même les recettes des caisses. On n'a jamais su ce qu'il a fait de l'argent. Pourtant, tout le monde l'aimait malgré ses défauts car il était chaleureux, serviable et désarmé dans la vie. Mais c'était un puits sans fond. Il a été une ruine pour sa femme et pour son beau-père, Bon-Papa Nice, qui l'a porté à bout de bras jusqu'à la fin. »

« J'avais une espèce de boîte en fer où je mettais mes pièces de deux francs. Un jour, l'oncle Ernest ouvre la boîte, prend les pièces, les met dans sa poche et me dit : « - C'est un tour de magie. » Il ne m'a jamais rendu les pièces de 40 sous, mais je ne lui en voulais pas. J'étais en état de sidération. Cela ne me venait pas à l'idée qu'il ne me rende pas mes sous. Je n'ai jamais rien dit à personne. Il y avait peut-être 80 francs là-dedans, mais cela lui faisait un peu d'argent. Il vivait alors chez sa belle-sœur, ma mère, et n'avait même pas de quoi aller chercher un pain. Pauvre homme. »



Tata Tildi et sa fille Janine

« Hélas ! Ce qu'il a fait avec mes pièces de quarante sous, il l'a fait aussi avec les comptes bancaires de Bon-Papa Nice, et sur quelle échelle ! »

« A la fin, sa femme Tildi n'en pouvant plus, a divorcé. Mais il est tombé dans une telle déchéance qu'il était presque devenu un clochard. Alors, elle l'a ré-épousé par pitié. »

« Quand elle a attendu sa fille Janine, elle avait 35 ans passés, et cela paraissait très grave d'avoir un premier bébé à cet âge. C'est pourquoi elle est venue accoucher à Paris. »

« Janine est née à l'hôpital Bretonneau, le 4 juillet 1934. Cela a été une grande joie quand elle et sa mère sont rentrées chez nous. La tante Mathilde était couchée avec Janine entre les bras. Maman s'occupait de la petite fille qui ne prenait pas de poids, mais vomissait tout et maigrissait. Elle a avait fini par réussir à lui faire avaler un biberon, et Mathilde, en larmes, lui disait : « - Merci Emilie, je te remercie, merci, merci ». Puis la petite fille ayant repris du poids, elles sont parties à Nice, et mon père nous a emmenées à la Baule. »

« Toute enfant, la petite Janine avait des boucles blondes, un petit menton pointu et des yeux verts. Ses boucles ont disparu, remplacées par de jolis cheveux châtain, Mais elle a gardé le petit menton pointu et les yeux verts. Elle ne se laissait pas faire, avait beaucoup de répartie et une sorte de lucidité d'adulte. Elle ressemblait un peu à I., le fils de notre cousin par alliance G., pour lequel j'ai tant de tendresse à cause de cela. »

« Un soir, pendant l'Occupation, nous étions installés autour de la table de Bon-Papa Nice. On sonne à la porte. Quelqu'un dit : « - ce doit être la Gestapo » en plaisantant bêtement. Et Janine : « - Vous ne devriez pas dire ça, car si c'était la Gestapo, vous seriez tous très malheureux ». »



Janine Cassin

« Dix bougies, Tati, dix bougies !! »



Robe à smocks

« Le 4 Juillet 1943, Janine a fêté ses 9 ans. Mémé lui avait promis qu'elle aurait une robe à smocks pour ses 10 ans. Mémé et Mathilde avaient des mains d'or et brodaient des robes pour enfants. Les smocks sont des tissus froncés sur lesquels on rebrode un relief. On peut faire des smocks géométriques, mais quand on est très habile, on peut représenter des fleurs, des animaux, des enfants qui dansent Elles gagnaient leur vie comme cela pendant la guerre. »

« On avait fait un gâteau avec une farine sans un grain de blé pour ses neuf ans, et Janine disait à ma mère : « - l'année prochaine, Tati, 10 bougies et une robe à smocks !!! Dix bougies Tati, dix bougies ! »

« La pauvre petite n'a jamais eu ses dix ans. Les Allemands sont rentrés à Nice le 23 septembre 1943. Elle a été déportée le 10 novembre. Elle avait 9 ans et 4 mois. »

Appartements et magasins de Nice

Lors de ses séjours à Nice, ma mère a vécu dans plusieurs appartements successifs, au gré des nombreux déménagements de son grand-père.

Rue Lépante. « Nous étions tous très aisés jusqu'aux détournements de l'oncle Ernest et la crise de 1929. Quand j'étais toute petite fille, jusqu'en 1930, nous descendions dans un grand appartement situé rue Lépante, près de la maison de gros Dana Frères. A côté de la bonneterie Dana Frères, il y avait un marchand de malles d'osier qui s'appelait monsieur Roncatti. Il aimait les enfants. Il m'appelait Néné et me racontait des histoires.



La rue Lépante aujourd'hui

Puis il est devenu sinistre et il ne parlait plus. Son fils de dix-huit ans s'était suicidé pour un chagrin d'amour. Le pauvre monsieur Roncatti n'a pas tenu six mois : il a fermé sa boutique et il est « parti »... on ne m'a jamais dit où. ... »



Rue de la Buffa et rue de France. « Après 1930, Bon Papa Nice a loué un bel appartement dans la rue de la Buffa. Il donnait sur le jardin de l'église anglicane. Il y avait un salon qui se terminait par une tourelle. C'était un très grand appartement tout en longueur, avec ce salon à un bout, une salle à manger de l'autre et des chambres sur le couloir. Par terre, il y avait des tommettes. Ernest et Tildi habitaient un autre appartement de l'autre côté du palier. »

« Quand les frères Dana se sont séparés, Mon grand-père a ouvert un magasin de confection de luxe pour femmes dans la rue de France. Il s'appelait Reb. Mais cela n'a pas marché, car à l'époque, la confection de luxe n'était pas encore à la mode. Comme il avait la folie des grandeurs, il avait acheté les robes par lots de 50, et il n'a jamais réussi à les écouler. »

« Vingt plus tard, cette activité est devenue une mine d'or sous le nom de « prêt à porter. » Mon pauvre grand père a raté bien des entreprises non parce qu'il n'était pas au fait des choses, mais parce que, précurseur, il l'était trop tôt. Ce qu'il ne réussissait pas une année, devenait un engouement dix ans plus tard. »

La bonne lorraine. « Dans ce magasin, pour les retouches, mon grand-père avait engagé une première qui s'appelait Dédé. Elle travaillait à l'emporte-pièce : bien taillé, mais mal cousu... Elle devait avoir aussi un deuxième travail le soir. C'était une jolie fille, généreuse et folle. »

« On l'a retrouvée pendant les années de guerre. Elle coupait toujours bien, mais cousait toujours mal. Bonne maman, la virtuose, regardait son travail d'un oeil sévère et disait : « - ça, c'est du travail d'Andrée... »

« Lorraine, Andrée était patriote, et avait une éthique professionnelle rigoureuse. Un jour elle a dit : « moi je veux bien coucher avec toute l'armée italienne, mais avec un allemand, jamais !!! »

Rue Cronstadt. « Nous étions rentrés Rue de la Buffa comme des princes et nous en sommes sortis comme des clochards. Nous sommes alors allés habiter dans un appartement encore plus grand mais très délabré, derrière l'église de la rue Cronstadt. Maya et Edmond, qui avaient commencé dans l'opulence en 1926, ont connu une débîne complète à partir de 1930. Ils sont venus habiter rue Cronstadt avec nous. Il y avait donc là Bon Papa et Mamie Nice, Tantine, moi et nos parents, Maya, Edmond et leurs enfants. Nous étions onze, réunis là par la pénurie. Ernest, Tildi et Janine avaient aussi un appartement rue Cronstadt, au rez-de-chaussée.



La rue Cronstadt



Mes arrière-grands-parents après la guerre devant leur maison du boulevard du Parc Impérial, à l'occasion d'une cérémonie en l'honneur de leur fils Sauveur

maison ». C'est là qu'ils ont subi la guerre les persécutions, la perte de leurs enfants et fini leur vie marquée par les deuils.»

Boulevard Gambetta. *« Pire encore, vers 1936, nous avons dû déménager pour nous installer au 110 boulevard Gambetta, un appartement misérable dans un immeuble populaire, au milieu de la population la plus pauvre de la ville. »*

Boulevard du Parc impérial. *« Mes grands-parents louèrent enfin vers 1937 leur dernier appartement boulevard du Parc Impérial. Celui-ci, accueillant, chaleureux et modeste, qui restera toujours dans mon souvenir « la*

La vie à Paris

Mais c'est à Paris, où ses parents sont allés habiter après leur mariage, que se passe l'essentiel de l'enfance de ma mère. Une enfance au goût différent de celle de Nice : *« Après leur mariage, mes parents sont allés s'installer à Paris. Les vies à Nice et à Paris quand j'étais déjà fillette étaient très différentes. A Nice, tout semblait plus facile, plus gai, plus coulant. J'étais prise dans un cocon familial avec peu de rapports avec l'extérieur. A Paris, j'étais littéralement une autre personne. Mon intérêt était extérieur à la famille : l'école, le lycée, les professeurs, les copines, les jeux à la marelle. Vers 10-11 ans, j'étais devenue une vraie gamine de Paris.»*



La maison familiale, rue Caulaincourt (4ème étage)



Devanture de la boulangerie en face de la maison

« Nous habitons au 46, rue Caulaincourt, à Montmartre. Nous, les Hatem, étions très liés à trois familles du voisinage : les Arditti, les Braun et les Levy. Les mères des quatre familles s'entendaient bien. Elles s'étaient rencontrées, comme disait élégamment monsieur Braun, « en faisant le trottoir » c'est-à-dire en promenant leurs enfants en poussette. »

« Les Levy étaient des intellectuels, des juifs français plus assimilés que les trois autres familles. Ils habitaient dans un bel appartement au 121, rue Caulaincourt, dotée d'une salle de billard que nous admirions beaucoup. Le père était un peu étrange. Il ne venait pas aux

réunions des parents. Ils avaient deux enfants, Annette et Jean-Claude. Celui-ci était un garçon intellectuel, aimant la poésie et la littérature, qui ne participait pas à nos jeux. Il est devenu résistant, a été arrêté tout au début de la guerre, emprisonné à Fresnes, et envoyé à



**Pierre et Nicole Braun
avec leur maman**

Dachau. A la Libération, il a passé une agrégation de philo, a été décoré de la légion d'honneur, s'est marié deux fois et a fini avec la maladie d'Alzheimer. »

« Sa sœur, Annette, est devenue une adulte efficace et serviable. Tu l'as connu à la Sorbonne. Elle s'est mariée avec un monsieur Sarfati dont il a eu trois enfants. »

« Ensuite, il y avait les Braun. Le père Braun venait d'une famille juive d'Egypte. Il avait fait la première guerre dans le même corps de l'armée anglaise en 1914 que monsieur Arditti, car ils étaient tous les deux des juifs d'Alexandrie. C'était un personnage plein de gentillesse et d'humour. »

« Il était en antagonisme politique avec Bon Papa. A l'époque, il y avait deux grands partis en France : la droite non fascisante (appelée alors « Front national ») et le Front populaire. Monsieur Braun était FN et Bon papa FP à cause des discours de Jaurès qu'il avait entendus dans sa jeunesse et dont il gardait un souvenir très fort : il en tremblait quand il en parlait. »

« Pendant la première guerre, alors qu'il était en garnison dans la Somme, Monsieur Braun a rencontré une certaine Joséphine et l'a mise enceinte. Il l'a épousée et ils ont eu deux enfants : Pierre et Nicole. Pierre ressemblait à James Steward. Il a fait une très belle guerre comme démineur et n'a pas eu une égratignure. Il vit toujours, mais il est maintenant dans une maison de retraite. »



Troupes britanniques en France en 1918

« Enfin, il y avait les Arditti, des juifs plus orientaux. Ils avaient trois enfants : le premier, Jojo, avait 15 jours de plus que moi, et qui est mort il y a deux ou trois ans. On fêtait toujours nos anniversaires ensemble le 1^{er} juillet. Le second, Pierrot, a été déporté. Enfin la cadette, Eliane, est née en 1931. Elle vit encore et est restée seule. Leur père est mort juste au début de la guerre de 1940 et madame Arditti s'est retrouvée dans une grande gêne avec ses trois enfants. Le frère de son mari avait une situation et les a soutenus. Pendant la guerre, ils sont venus à Nice où ils se sont cachés, mais Pierrot a été déporté. 40 ans plus tard, son frère et sa sœur en pleuraient encore. »

« Jo est resté handicapé à la suite d'une crise de polio et sa sœur ne l'a jamais quitté. »

« Ces quatre familles étaient très unies. Les parents se réunissaient tous les dimanches pour jouer à la belotte et les mères se réunissaient le jeudi pour faire jouer les enfants. »



Ma mère et ma tante sur la plage de La Baule

« On allait tous ensemble en vacances, souvent à Bercq-plage. Une année, je m'étais mise imprudemment au soleil, car c'était le début de la mode du bronzage : j'étais rouge comme une écrevisse, avec 40° de fièvre. On avait dit à Mémé : « - Il faut lui mettre de la crème ». Elle n'avait donc enduite de crème fraîche, car c'était ce que l'on trouvait en Normandie. Après cet incident, je ne pouvais pas me mettre au soleil quand j'allais à la plage. Jean-Claude Levy était là. Il me terrorisait car il était supérieur intellectuellement et très moqueur. J'étais assise sous la tente avec ma peau toute pelée, et Jean-Claude Levy, qui était un sale gamin, me tapait dans le dos à travers la toile de la tente. Monsieur Braun est venu s'asseoir à ma place et m'a assise sur ses genoux. Jean-Claude Levy a donc tapé sur le dos de monsieur Braun qui est sorti comme un diable et lui a flanqué une paire de claques. J'étais ravie, c'était la justice divine. »

« Nous allions souvent au Gaumont Palace, le plus grand cinéma du monde à l'époque. Nous y allions les dimanches, avec les parents, et les jeudis, avec Pierre et Nicole Braun, les deux grands amis de mon enfance. Il y avait un documentaire, les actualités, un court métrage et le film précédé par un entracte et des chanteuses. Avant 1939, au Gaumont, c'était Edith Piaf qui venait chanter. Elle chantait bien, mais elle était vilaine, comme une araignée toute maigre avec de grandes mains. Elle avait une voix très puissante, très belle, mais je ne l'ai jamais vraiment aimée. J'ai vu aussi Maurice Chevalier. Mais mon plus beau souvenir, c'est Charles Trenet, juste avant la guerre. Le poète de la chanson était sur scène un clown désopilant. Il ressemblait à un des frères Marx, Chico, avec ses yeux bleus lumineux comme des ampoules électriques. Sa trop grande gloire poétique a fait oublier sa fantaisie burlesque. Dommage... »



Le cinéma Gaumont-Palace

« On voyait beaucoup de films de Sacha Guitry, qui était célèbre à l'époque : Pasteur, Bonne chance, Mon père avait raison, Les neuf célibataires, le mot de Cambronne... »



**Ma mère et ma grand-mère sur
la Promenade des Anglais**

« Pierre Braun était un beau garçon, très grand : 1,86 mètre, ce qui était alors très rare. Je suis allée le voir le mois dernier et il m'a avoué en riant, après soixante-dix ans de silence, qu'il était, à quinze ans, un peu amoureux de..... Mémé. »

« Certes, elle était très mignonne. A 40 ans, elle avait l'air d'en avoir 16. Quand je sortais avec elle, on la prenait pour ma sœur. Mais l'amour de Pierre s'est terminé dramatiquement, car un jour, Mémé l'a vu en train de se battre sur le pont Caulaincourt avec un autre garçon. Elle leur a dit : « - Qu'est-ce que c'est que ça !!! » et elle les séparés. A l'époque, quand un adulte parlait, les enfants obéissaient. »

« Puis Mémé est allée tout dire à Madame Braun. Alors, pour Pierre, c'était fini, Mémé était une « donneuse ». Il n'a plus voulu la voir pendant dix ans. Il ne venait plus à la maison. Elle avait coupé l'herbe sous le pied de cet amour naissant. »

« Il y avait aussi les soirées et les réunions chez notre cousine Fanny qui a enchanté mon enfance avec ses fêtes. Elle faisait des repas pantagruéliques pour Noël. On honorait les fêtes chrétiennes, même si on restait entre Juifs. Réciproquement, à sa table juive, pour le Seder, il y avait déjà plusieurs conjoints chrétiens.

Vie familiale rue Caulaincourt

Outre ma mère, la famille de la rue Caulaincourt est composée de trois personnes : ma grand-mère, mon grand-père et la sœur de ma mère, ma tante Huguette.

Ma mère garde un souvenir terrifié des maladies de ma grand'mère : *« Toute mon enfance, j'ai été terrorisée par un geste que faisait Mémé en se tenant la hanche. J'avais très peur qu'elle ne meure. La première fois qu'elle a été opérée, en 1935, j'avais 11 ans et ma sœur Huguette, 4 ans. Maman m'a appelé et m'a dit : « - Si je pars, tu seras une petite maman pour ta sœur. » On lui a enlevé un rein et elle a du rester au lit 3 semaines complètement immobilisée. Elle a perdu ce premier rein car les radios n'étaient pas bien faites à l'époque. Le chirurgien pensait que l'uretère était coudée. en fait, il y avait un calcul et le rein était tout desséché. »*



**Ma grand'mère
avec ma mère bébé**

« La seconde opération a eu lieu l'année d'après. On lui a remonté le second rein et on l'a attaché à une côte. C'était une opération très douloureuse et tout à fait inutile. »



**Ma grand'mère en jeune maman
(avec ma mère ou ma tante)**

«Ma soeur est arrivée au monde de 1931, quand j'avais sept ans. La naissance d'Huguette avait été très pénible pour Mémé. Elle était enceinte de 8 mois et la crise de colique néphrétique a déclenché l'accouchement. Quand Huguette est arrivée, rien n'était prêt. Bon papa est allé chercher Madame Braun à six heures de matin et elle a amené des paquets de coton hydrophile pour envelopper Huguette. Puis Mamie Nice est arrivée, et en deux jours il y avait de tout. »

« On a pris une nurse qui m'empêchait d'approcher d'Huguette pour éviter les contaminations. Je la détestais car je ne pouvais pas m'approcher de ma petite sœur. »

Quant à mon grand-père, son travail de représentant l'amenait à être souvent absent de la maison. De ce fait, ma grand-mère, ma mère et ma tante formaient un trio dont mon grand-père était un peu exclu. *« En a-t-il souffert ? Je ne sais pas. »* Mais lorsqu'il était là, il était tendre avec ses filles, les emmenait au cinéma, aux expositions. *« Il était gai quand était jeune. Quand il revenait, c'était la fête. Il ramenait des fruits, des confiseries, des parfums. Il avait les bras chargés de cadeaux. »*

« A l'exposition universelle de 1937, dans la partie française, il y avait des pavillons de toutes les provinces et de toutes les colonies. Chaque province avait un pavillon différent. C'était une petite exposition dans l'exposition. Un jour, Bon-papa me dit : « On va manger des gaufres à l'expo universelle. » Au pavillon de Bourgogne, on a bu un peu de vin, en revenant il m'a dit : « - On va faire semblant d'être ivres ». En fait on était vraiment ivres. Mémé était furieuse. Et Bon Papa lui a disait : « - mais on fait semblant, voyons, je fais semblant... »



**Le pavillon de Bourgogne à l'exposition
universelle de 1937**



**Affiche du Film
"Les trois valses"**

Un jour, vers 1938, je m'ennuyais à la maison et Mémé était malade. Elle a dit à Bon papa : « - Emmène Renée au cinéma ». Nous sommes allés voir un film qui s'appelait « Les trois valses » au Grand Rex. J'en suis revenue avec la tête retournée, C'était l'histoire d'un couple à trois époques différentes : 1830, 1880 et de nos jours, avec Pierre Fresnay et Yvonne Printemps. Celle-ci avait beaucoup de talent et une très jolie voix. Elle avait quitté Sacha Guitry pour Pierre Fresnay. Pierre Fresnay était un très bon acteur. C'était le type même du français séducteur, élégant et raffiné. Dans le film, ils se séparent les deux premières fois du fait du destin, mais la troisième fois, ça marche et ils se marient. J'ai vécu du souvenir de ce film pendant des mois, j'en avais la tête chavirée. »



**La grand'mère
paternelle de ma mère,
Esther, dite "Nona"**

Ma mère garde également quelques souvenirs de sa grand-mère paternelle. *« La mère de bon papa était élégante, avec de grandes manières, de beaux bijoux, comme les émigrés russes, mais elle vivait dans des endroits modestes car elle avait perdu sa fortune. Elle vivait seulement de l'argent que lui donnaient ses enfants. Le premier du mois, tous les enfants devaient verser une pension. Je me rappelle encore la voix de Mémé qui disait à mon père : « - Est-ce que tu as envoyé l'argent pour ta mère ? ».*

« Moi, je ne l'aimais pas beaucoup, car elle me faisait honte à cause de son accent. Une fois, elle était venue passer quelques jours à Paris et elle m'avait emmené sur le boulevard de Clichy. Elle était rentrée dans un magasin de petits bibelots et elle avait dit à la patronne : « - Est-ce que vous n'avez pas de jouets pour la petite ? » Moi, je me rendais compte que ce n'était pas un magasin de jouets, j'étais une sale môme et je lui disais : « - Viens Nona, on s'en va ». Je voulais partir de ce magasin. Les enfants sont bêtes et cruels ! »

« Elle a eu un cancer de l'œsophage. Elle était soignée à Nice et c'était Mémé qui l'emmenait chez le médecin. La pauvre femme est morte de faim, car elle ne pouvait plus rien avaler. C'était en 1931, et j'avais 8 ans. Elle était assez jeune : 68 ans. Elle était née en 1863. J'étais très malheureuse qu'elle soit morte parce que je n'avais pas de chagrin. J'essayais de me faire pleurer mais je n'y arrivais pas. Alors j'avais honte.»

Les bonnes

Comme toutes les familles petites-bourgeoises de l'époque, les Hatem ont des bonnes. Plusieurs d'entre elles ont laissé un souvenir à ma mère :

Jeanne. *« Nous avions une petite bonne qui s'appelait Jeanne et avait 16 ans. Dès que Mémé partait, elle se mettait à jouer au ballon avec moi. Elle avait l'esprit d'une enfant. C'était presque une demeurée. Elle est partie de la maison, puis elle est revenue quatre ans plus tard, délurée, maquillée, les jupes fendues. Je crains qu'elle n'ait fini sur le trottoir ; c'était une trajectoire bien fréquente pour les pauvres petites bonnes à tout faire dans ce temps-là. »*

Solange. *Solange était arrivée chez Mémé sans bagages, sans rien, en robe du soir. C'était le bureau de placement qui nous l'envoyait. Ma mère lui a donné une jupe et un pull-over et elle a travaillé comme cela. Elle était jolie et distinguée. D'où venait-elle ? Contre quoi venait-elle se réfugier à la maison ? Très souvent la frontière entre la prostitution et le travail de bonne à tout faire était floue, surtout pour celles qui travaillaient dans des maisons comme les nôtres, sans personnel stylé. C'étaient des bonnes de pauvre, le dernier échelon du métier de bonne à tout faire. »*

« J'étais méchante. Solange nous gardait, sa sœur et moi, au jardin du coin de la rue Caulaincourt et de l'Avenue Junot, dans ce qu'on appelle l'île, à côté de la statue d'Eugène Carrière. Nous jouions à la marelle. Un monsieur était venu s'asseoir à côté de Solange et a commencé à l'entreprendre. C'était un monsieur élégant. Elle était très impressionnée que le monsieur s'intéresse à elle. Visiblement, elle lui plaisait. Elle lui a dit : « - je garde mes nièces ». Et nous, méchantes comme tout, on comprenait qu'on pouvait lui faire du mal et on a dit : « - non, non, ce m'est pas notre tante, c'est notre bonne ». On lui a cassé sa baraque, à cette pauvre fille. Elle ne nous a pas giflées, mais on l'aurait bien mérité. Le monsieur, c'était Claude Dauphin. Il cherchait peut-être une figurante. »

« Et puis un jour, elle est partie, en robe du soir, comme elle était venue, et on ne l'a jamais revue. Mémé est allée à la police pour faire une déclaration de disparition, mais on n'a plus jamais entendu parler d'elle. »

L'école et le lycée Jules Ferry



Une grande partie de la vie de ma mère se déroule à l'école. Elle fréquente d'abord l'école communale rattachée au lycée Jules Ferry, puis, après la naissance de ma tante, l'école communale de la Place Constantin Pecqueur.

« Au lycée Jules Ferry, les enseignantes étaient un curieux mélange de débonnaire et de guindé. Nous devions toujours être comme hiver porter des gants, des chapeaux et des bas. Les petites filles devaient se vouvoyer, aussi jeunes qu'elles fussent. On nous apprenait une espèce de mini-révérance qui consistait à mettre le pied droit en arrière et à faire une gémflexion en même temps qu'on disait bonjour à un adulte s'il nous tendait la main. A aucun moment, on ne devait prendre l'initiative de tendre la main soi-même. Il fallait baisser la tête en passant devant les institutrices, se lever quand elles entraient dans la classe, ne jamais s'asseoir avant elles, baisser les yeux quand on était grondés... Bref ces institutrices de Jules Ferry étaient nostalgiques de madame de Maintenon. »

« La maternelle n'existait pas. La 11^{ème} était mixte et j'avais pour condisciple le cher Guy Roberty, enfant de Montmartre s'il en fut. Sa mère nous accompagnait ensemble. Mais, à partir de la 10^{ème}, année de la naissance de ma sœur, les classes n'étaient plus mixtes. Guy Roberty allait à Condorcet et il n'y avait plus personne pour m'accompagner au lycée. De plus, ma sœur était un nouveau-né fragile qui demandait des soins constants. On m'a donc retirée de Jules Ferry pour me mettre à l'école de la rue Constantin Pecqueur qui était plus près. C'est pourquoi la naissance de Tantine a été pour moi une chute de standing social d'enfant. »

La communale



Une classe à l'école communale de la rue Constantin Pecqueur

« Ah ! L'école communale de la Place Constantin Pecqueur ! Quel mélange de naïveté, de violence et de perversité ! Plus de révérences, plus de courbettes, plus de vouvoiement. Les filles s'appelaient entre elles « la môme » : la môme Bex, la môme Hatem, la môme Montjouvent. Elles formaient des clans avec des petits chefs. C'était dur, houleux, les filles étaient mauvaises entre elles, mais quand on était intégrées, c'était compact. Il y a un roman de Léon Frapier qui s'appelle « La maternelle » et décrit bien cet univers des écoles communales de filles. »

« A l'école, on avait une grande distraction, c'était le vicieux. Le vicieux était un exhibitionniste qui attendait que les petites filles sortent de l'école pour leur monter son zizi. Ca plaisait beaucoup aux petites filles. Il venait, il avait le zizi en bon état sous son pardessus, et quand il y avait une spectatrice, il ouvrait son pardessus. Quand on avait vu, on était contentes et lui aussi. Les petites filles avaient peur, mais c'est bon d'avoir peur. Il a dû être arrêté. »

« J'étais une petite montmartroise, une petite fille des rues, où je jouais à la marelle. Ma prof de l'école Constantin Pecqueur, qui faisait de l'anti-racisme avant la lettre, avait choisi trois petites élèves, Geneviève Bex - une jolie petite blonde, mon amie de l'école communale -, une petite noire -, ce qui était très rare à l'époque -, et moi, toute frisée et rousse, qui avais le type juif. On allait voir un monsieur avenue Junot, on lui faisait un petit compliment et il nous donnait une enveloppe. »



Francisque Poulbot

« - Qu'est-ce que vous voulez les mômes ? » « - On vient vous souhaiter la bonne année, monsieur Poulbot. »

« Pour la fête de fin d'année, l'école avait organisé un spectacle théâtral. On devait être déguisé en petit chat. J'étais censée être un petit chat blanc. Mémé m'avait fait une barboteuse avec une culotte bouffante, des bas de la couleur de la barboteuse et des pantoufles avec des griffes noires, un petit bonnet à oreilles blanches dehors et roses dedans. Quand je suis arrivée à l'école avec ce costume, les maîtresses ont hurlé qu'il était indécent. Elles m'ont donné une robe en piqué blanc, informe, qui me descendait aux chevilles. Le succès n'en a pas moins été très vif mais la costumière a été très mortifiée. »

« A l'époque, quand on sortait de classe, on allait acheter des chewing-gums dans une confiserie de la rue Juste Méthivier, au pied des escaliers de l'avenue Junot. Il me semble en avoir encore le gout et l'odeur. »

« En 7^{ème}, on m'a retirée de l'école communale et on m'a mise au lycée Jules Ferry. J'ai eu une très bonne institutrice, madame Ville. Le lycée était très différent de l'école communale destinée à des enfants de famille modeste. L'enseignement était payant. Bon papa et Mémé avait du mérite et de la constance de m'y envoyer, car ils étaient très fauchés. Madame Ville m'a initiée à l'histoire de France. Elle m'a donné le goût du passé, même si j'y suis aussi tournée naturellement, peut-être du fait de mon signe astrologique. Je suis Cancer, comme Proust. »

« J'avais une amie nommée Claude Meyer, qui m'impressionnait beaucoup. Elle était petite mais très sûre d'elle. Elle m'avait fait cadeau de deux bengalis. Mais Bon-papa m'a obligée à lui ramener les oiseaux. J'ai alors acheté une boîte à chaussures, j'ai tendu des fils, j'ai mis un petit pinson en coton jaune et ça m'a fait un oiseau. C'était mieux que rien, même s'il n'était pas vivant. Je pouvais rester des jours entiers près de cet oiseau de coton en pensant à mes bengalis. »



Façade de l'auberge du Vieux logis à Montmartre

« J'avais aussi une amie qui s'appelait Odette Lalouel. Ses parents tenaient un restaurant au coin de la rue de Maistre et de la rue Lepic, l'Auberge du Vieux Logis. Son père, qui avait été maître d'hôtel sur des paquebots transatlantiques parlait bien l'anglais. Et Mémé était censée connaître le latin. Alors monsieur Lalouel nous donnait des cours d'anglais et Mémé nous donnait des cours de latin. On était très mauvaises en latin et en anglais. Nous avons un devoir de version latine tiré de « La guerre des gaules ». Nous avons trouvé la traduction dans un livre et l'avions copiée. Huit jours après, le professeur, mademoiselle Chevalier, nous rend les copies, en commençant par les meilleures jusqu'aux plus mauvaises. Tout en dernier, elle nous rend notre devoir et dit : « - j'ai une note particulière à donner à Mlles Hatem et Lalouel. Elles ont fait une version admirable et un travail remarquable, car non seulement elles ont tout traduit sans une erreur mais elles ont aussi rétabli dans le texte des phrases entières que je n'y avais pas mises. Elles ont 0 toutes les deux ».

« Après mes treize ans, j'ai commencé à sortir de la bulle familiale. Vers mes 15 ans, cela a été l'éblouissement de la classe de 2^{ème}, avec les cours de mademoiselle Leroy. J'ai l'impression qu'elle m'a ouvert l'esprit. C'était en 1938-1939, au Lycée Jules Ferry à Paris. On parlait de la situation internationale. Elle s'est excitée et elle s'était mise à pleurer, car elle voyait qu'on allait vers une catastrophe : « - Vous ne voyez pas, les enfants, ce qui vous attend ». C'était une élève d'Alain. Elle savait nous intéresser aux textes, nous faire penser qu'on était l'unique élève de la classe. Elle était belle, d'une beauté un peu bizarre, avec des yeux verts et des cheveux noirs. Cela m'étonne que cette femme n'ait pas écrit. Toutes les filles ont gardé d'elle un souvenir extraordinaire. Elle créait un climat d'effervescence intellectuelle. »

« J'avais trois amies avec lesquelles on formait une espèce de groupe : Liliane, Geneviève et Danièle. Dans ce trio j'étais l'enfant. Elles étaient plus âgées que moi et me considéraient avec une tendresse amusée. En 1940, quand l'armée allemande a commencé à avancer, Danièle, qui était révolutionnaire et antimilitariste, m'avait dit : « - Si les allemands rentrent en France, qu'est ce que ça peut faire ? ». Cela m'avait scandalisée. Eh bien, elle est devenue une grande résistante.»



Erroll Flynn

« Dans la classe de 2^{ème} nous étions 21. J'ai gardé en mémoire tous les noms. Il y avait Marie-Hélène Wilm, une jeune fille dégingandée qui jouait très bien du piano. Le bruit courait qu'elle était la cousine de Pierre-Charles Wilm, un acteur adoré à l'époque. Il y avait aussi Denise Famat, qui avait une passion pour Errol Flynn et voulait une grande photo de lui. Mais elle n'osait pas l'acheter. Sur le Boulevard de Clichy, il y avait un libraire qui vendait des cartes postales. Alors j'y suis allée pour elle. Le libraire m'a demandé : « -

Vous le voulez avec le torse nu ? » avec un petit sourire. Et je lui ai répondu : « - Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma copine ». Il a répondu : « - Ouais, ouais ». J'étais morfondu de honte car je me suis aperçue ensuite que c'était une démarche très osée à l'époque. J'ai donné la photo à Denise et elle était aux anges. »

« J'ai évolué de l'enfance à l'âge de jeune fille, vers 14-15 ans, au lycée Jules Ferry avec un professeur génial, mademoiselle Godefroy, qui m'a donné une grande compréhension des textes que l'on étudiait : Andromaque, Victor Hugo, Verlaine, Baudelaire. Elle était merveilleuse, elle nous a donné le sens de la beauté. Elle était notre professeur principal et tous les 15 jours, elle faisait une sortie en forêt avec nous. Nous parlions de littérature, nous chantions de très jolis canons de Mozart. Elle nous a ouvert l'esprit. Je n'ai jamais plus rencontré un tel professeur. Ni même, plus simplement, une intelligence pareille. »

La musique et le piano

« Pendant la fin de mon enfance et le début de mon adolescence, j'ai eu un amour passionné pour le piano, exacerbé par ma cousine Loulette (voir arbre généalogique de la famille, annexe à venir). Elle était très douée et j'étais en admiration devant son jeu. Je travaillais beaucoup le piano car mon rêve était d'être pianiste. Mais j'étais un peu dyslexique en musique, j'avais du mal à déchiffrer et cela m'a beaucoup gênée. »

« On m'avait donné un professeur de musique, mademoiselle Merker, Marguerite de son prénom. Elle avait de beaux cheveux très rouges. Avant d'habiter place Constantin Pecqueur, elle logeait au 59 rue Caulaincourt, dans le même immeuble que mon ami Guy Roberty. Cela

me fait mal de penser que tous ces gens que j'aimais beaucoup sont morts. Dans la cour du 59, il avait un petit pavillon qui devait être avant la loge de la concierge, où mademoiselle Merker habitait avec sa mère et sa sœur Charlotte. Charlotte travaillait chez Dufayel, un grand magasin comme Le Bon marché. La formule célèbre de Dufayel était : « - moi, je travaille avec les pauvres, c'est fou ce qu'ils ont comme argent ». Charlotte avait un rôle un peu honteux. Elle était surveillante, elle surveillait la fauche. »

Mlle Merker faisait bien travailler ses élèves. J'ai gardé dans les doigts pendant des dizaines d'années les morceaux que j'ai appris avec elle. Elle avait été l'élève de Vincent d'Indy. La grande joie, c'était l'audition chez mademoiselle Merker, où j'avais du succès. Une fois, j'avais joué une mazurka de Chopin difficile, avec des rubatos et des accords très dissonants, très moderne ; une autre fois, quelques sonates de Beethoven, de celles qui sont relativement faciles. »

« Je regrette d'avoir abandonné le piano, car aujourd'hui je serais à un niveau de bon amateur. C'est une grande consolation dans la vie. Personne n'a fermé le clavier de mon piano, c'est moi qui l'ai fermé toute seule. Beaucoup plus tard, mon mari Pierre Josselet était incroyablement doué, il pouvait rejouer en rentrant du concert ce qu'il avait entendu. Il avait une mémoire et une oreille incroyables. Quand j'avais étudié un morceau des heures, il passait derrière moi au piano et, d'oreille, le jouait intégralement... moins les fausses notes. Et il riait. Cela m'a démotivée. Il était trop doué pour la musique. Cela l'a d'ailleurs empêché de devenir un vrai bon pianiste, car il n'avait pas besoin de travailler. Mais quelle chance d'avoir cela ! Il pouvait jouer d'oreille ou improviser pendant des heures.»

Montée des périls



Manifestation des ligues, le 6 février 1934

« En 1934, 1935, et 1936, se sont produits des événements politiques extrêmement importants, qui nous ont atteint de plein fouet. Nous avions une bonne qui s'appelait Simone. Nous la surnommions « la grosse Simone » à cause de son physique. Elle était fiancée à un gardien de la paix. Elle avait acheté une robe du soir rose à la maison de couture « Chez ma cousine ». Elle avait un grand décolleté dans le dos et, comme elle était assez grosse, ça faisait comme un boudin qui sortait de la robe. Même lui avait installé des rubans noirs horizontaux dans le dos pour tenir les chairs. Mais c'était encore pire : cela faisait un effet de boursoufflage, comme un saucisson. Mais le fiancé gardien de la paix aimait beaucoup cela. »

« Il a été tué le 6 février 34 par les manifestants d'extrême-droite. On était tous très tristes et silencieux, et la grosse Simone pleurait tout le temps. »



Le roi Alexandre de Yougoslavie

« En 1934, le président du Conseil s'appelait Camille Chautemps. Un jour, je descends et je reviens très excitée en disant : « - maman, il y a un roi en France qui est mort ! » « - Mais non, qu'est-ce tu racontes, il n'y a pas de roi en France » « - Si, si, il a été tué ». Ma mère a commencé à comprendre : c'était le roi Alexandre de Yougoslavie qui avait été tué par un oustachi. Elle m'a envoyé chercher un journal. Il y avait des éditions du soir toutes les heures, on était très bien informés par la presse écrite, comme Paris Soir ou l'Intransigeant. Alexandre de Yougoslavie avait été assassiné et Barthou, le ministre des affaires étrangères, est mort peu après d'une hémorragie à la jambe. Le lendemain, Mademoiselle Dessignoles, notre professeur du lycée Jules Ferry, nous en a parlé en disant « - C'est presque bien pour l'image de la France que le ministre des affaires étrangères soit mort aussi ».

Moi, je ne comprenais pas pourquoi elle disait cela. »

« Les gens étaient très concernés par la politique. Les chômeurs se réunissaient en bande et faisaient des manifestations de rue en criant : « - Les soviets partout !! » Puis ils étaient chargés par la police. Cela me faisait très peur. Ensuite, en 1936, il y a eu les grèves dans toute la France. Toutes les usines étaient occupées. A ce moment, nous étions à Nice car Mémé avait été opérée de son second rein. Cela a été la grève sur le tas pendant des semaines jusqu'aux accords de Matignon. Les ouvriers passaient tout leur temps dans l'usine. On disait qu'il y avait des orgies épouvantables : c'était le syndrome des tricoteuses, des rumeurs malveillantes, comme au moment du procès de Marie-Antoinette. »



Manifestation du Front populaire



Hitler défile devant ses partisans

« Je suivais les opinions de mon père. J'aimais Jaurès, Blum. J'avais une photo de lui dans ma chambre. On ne disait pas encore « un poster »

« En 1933, les nazis sont arrivés au pouvoir. Mais on n'a pas perçu tout de suite le danger. Un soir, chez les Arditti, un de

leurs amis qui revenait d'Allemagne, a dit : « - Mais qu'est-ce que vous faites, ils préparent la guerre. Vous dormez en France ». Par politesse, nous ne lui avons pas répondu. Nous étions tranquilles, confiants dans l'armée française, la ligne Maginot, le général Gamelin, On avait un sentiment de sécurité. »

« De temps en temps, on racontait des histoires horribles de gens arrêtés et tués en Allemagne, avec leur famille ou qui recevaient leurs cendres, mais on n'y croyait pas trop. En 1943, quand Janine a été arrêtée, je n'ai pas pensé une seconde qu'elle allait mourir. J'avais seulement peur qu'ils la séparent de sa mère pour en faire une petite catholique. Ce qu'on appelle aujourd'hui la Shoah était impensable. Il y avait des bruits qui circulaient, mais on n'y croyait pas vraiment. »



Le pavillon soviétique à l'exposition universelle de 1937

« En 1937, il y a eu l'exposition universelle, avec les pavillons allemands et russes qui se faisaient face. Le pavillon allemand était un immense blockhaus surmonté d'un gigantesque aigle Impérial. C'était beau mais, pompeux : le style nazi. Le russe était plus bas. Il y avait une statue d'un homme et d'une femme enlacé qui se penchaient vers l'horizon. C'était beau, de l'art populiste. Mais pompeux aussi. Ils se faisaient face, comme s'ils allaient se faire la guerre. A cette époque, il y a avait des pourparlers entre la France, l'Angleterre et la Russie pour faire un pacte. On était tranquilles. Tu connais la suite.»

« L'exposition de 1937 était surnommé l'expo. Les chansonniers disaient qu'on l'appelait ainsi parce qu'elle n'a jamais été terminée. Le plus beau des pavillons était l'italien. C'était une merveille, avec une lumière qui éclairait ses pierres blanches jusqu'à les faire sembler transparentes. »

A l'époque, les Italiens n'étaient pas très amis avec les Allemands. Nous appelions l'Italie par tendresse ou par dérision notre « sœur latine ». En 1939, les Italiens ne sont pas entrés tout de suite en guerre contre la France. Ils ont attendu qu'elle soit vaincue.... »

« L'année d'après, en 1938, ont été signés les accords de Munich. Sur le moment, tout le monde était content que la guerre ne soit pas déclarée. La mercière de la rue Caulaincourt, à côté de la pharmacie, était une sorte de vox populi, un baromètre de l'opinion publique. Elle disait : « - on peut se battre pour les polonais. Mais pour les tchèques... ca n'existe pas, les tchèques... » On avait confiance dans l'armée française. Il y avait la ligne Maginot, nos chars, notre général Gamelin, notre aviation. Seul De Gaulle disait qu'on n'était pas préparés. Mais on ne le connaissait pas. »



Les accords de Munich en 1938

« Quand Daladier est revenu après avoir signé ces accords honteux de Munich, cela a été une explosion de joie dans toute la France. Quand il a vu la foule en liesse l'accueillir à l'aéroport, Daladier - qui croyait qu'il allait être lynché - a regardé la foule et a dit : « - Quels cons ! » Il avait parfaitement compris la situation, mais il ne pouvait pas faire autrement. Alors, on a sacrifié l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie. On a fini par faire la guerre pour la Pologne. La bonne volonté y était enfin. Mais la volonté, c'est autre chose ! »



**La poignée de mains
entre Staline et Ribbentrop**

En 1939, le pacte germano-soviétique constitue l'ultime étape vers la guerre. Et pourtant, la fin de l'été 1939 reste une période de bonheur pour la famille, avec encore de beaux voyages en France. *« 1939, c'était cette année merveilleuse de ma seconde. Ma vie s'était déplacée vers Paris après la naissance de Tantine. J'étais sortie du cocon de la famille niçoise et du cocon amical de Paris pour rentrer dans le lycée et le piano. »*

« Pendant l'été 39, nous sommes partis pour Nice et nous sommes allés passer des vacances à Golfe Juan. Dans la villa, il y avait Bon Papa et Mémé, Maman, Sauveur et Olga, Monique et Ginette, Tildi et Ernest, Janie, Huguette et moi, les trois enfants d'Edmond et Maya. Nous étions 16 en tout. C'était une grande maison. Tout le monde avait sa chambre. Sur la porte de la mienne, j'avais écrit : « - Ne pas entrer, domaine de la science ». Nous attendions les événements. On espérait la signature du pacte Franco-russe et on a appris la signature du pacte germano-soviétique. Je me souviens de ma crise de larmes quand les journaux du soir ont titré sur ce pacte : c'était la trahison, la honte et la guerre. J'ai dit : « - Mais c'est la guerre, c'est la guerre ! » et je pleurais. »

« A ce moment-là, il y a eu une alerte. On nous avait dit que pour lutter contre les gaz, il fallait prendre un cataplasme, mettre du charbon de bois dedans et faire pipi dessus, puis se la plaquer contre le visage et respirer. Et on croyait toutes ces sottises ! Tonton Sauveur a dit : « - Il faut faire les masques à gaz ». Alors on a tous fait pipi sur les cataplasmes de charbon de bois et on s'est mis ça sur la figure. »

« En septembre 39, la guerre a été déclarée. On a d'abord vécu la drôle de guerre. Nous sommes restés à Paris pendant toute cette période, mais nous sommes tout de même partis quelques jours pour Fresnay-sur-Sarthe, par la gare Montparnasse, en septembre 39. C'était le lieu de repli qu'on nous avait assigné. On y a passé trois semaines merveilleuses. C'était comme un roman de Balzac, la vieille France du XIXème siècle. On était près d'une entreprise qui fabriquait du savon. Ce n'était pas désagréable, mais ça sentait très fort. Il y avait un très joli jardin. »



Fresnay-sur-Sarthe



**Masque à gaz français,
modèle 1939**

« Au début, la guerre n'avait pas changé grand-chose à la vie quotidienne. On s'imaginait que l'armée française était invincible, qu'on ne risquait rien. On ne s'apercevait pas qu'on était en guerre. Il n'y avait pas de vraie bataille, même si une amie avait perdu son fils dans une escarmouche. Il n'y avait pas de mouvements de troupes, les armées se faisaient face et se tiraient un peu dessus de temps en temps. Mais c'était un leurre de la part des allemands. »

« A Paris, on allait en classe avec le masque à gaz qu'on avait distribué dans les mairies pour les adultes dans les écoles pour les enfants. C'était un tube qu'on portait en bandoulière et à l'intérieur duquel il y avait un masque. C'était comme un masque en caoutchouc avec une sorte de museau de fer qui était censé nous protéger des gaz. »



**Les Champs-Élysées pendant la
"Drôle de guerre"**

(A suivre)

*Texte co-rédigé par Fabrice et Renée Hatem sur la base des souvenirs de celle-ci
Le 17 juin 2012*

Annexe : lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)

Bonne-maman, Mamie-Nice : Mon arrière-grand-mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

Bon-papa Nice, Bon-papa, René Dana : mon arrière-grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

Bon papa Paris, Léon, Papa : mon grand-père maternel

Mathilde, Tildi, Tata Tildi : ma grande tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Mémé, Maman, Emilie : ma grand-mère maternelle, mère de ma mère

Sam, Tonton Sam, Samuel : mon arrière-grand oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

Tantine, Huguette : ma tante maternelle

Tata Maya, Maya : ma grand-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Tata Sarah, Sarah : mon arrière-grand tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

Tonton Sauveur : mon grand oncle maternel, frère de ma grand'mère